

des recherches ailleurs, à Gênes, dont le rôle est si considérable dans l'organisation financière de la monarchie espagnole, dans d'autres villes italiennes, en Angleterre, au nord et à l'est de l'Europe, sans parler d'une utilisation plus complète des sources françaises.

Nous n'avons pas fait ces recherches. Notre ambition n'est pas d'ajouter rien d'essentiel aux faits rassemblés par Ehrenberg, mais seulement, autant que faire se peut, de rendre le caractère et de retracer l'allure du phénomène.

Au début se trouve une crise d'inflation. Nous ne parlons pas seulement du fait bien connu de l'inflation métallique et monétaire, mais d'une inflation de crédit. Il nous est impossible, dans l'état actuel de nos connaissances, de savoir dans quelle mesure il y eut alors excès dans la concession de crédits aux négociants, et en général inflation du crédit privé. Mais, pour le crédit public, aucun doute n'est possible, surtout en ce qui concerne les deux grandes monarchies qui occupent alors le devant de la scène, France et Espagne, auxquelles il faut ajouter au moins l'Angleterre.

Les preuves surabondent. Si nous interrogeons l'histoire de la monarchie espagnole, nous constatons d'abord qu'au milieu du xvi^e siècle la grande opération de l'élection impériale n'était pas encore liquidée. Quelques efforts qu'aient faits certains historiens modernes pour réhabiliter la politique financière de Charles-Quint, elle semble avoir été surtout une politique d'emprunts (1), emprunts aux banquiers pour des sommes énormes, développement des *juros*, c'est-à-dire des assignations annuelles sur les revenus de l'Etat. Il y a anticipation à la fois du rendement des taxes fiscales et de l'arrivée espérée des trésors du Nouveau Monde comme des produits miniers du sol espagnol lui-même. Cette politique est aggravée et en partie expliquée par la hausse des prix qui sévit en Espagne plus tôt qu'ailleurs (au moins vers 1540-1550) et par l'atonie de l'économie espagnole.

La situation devint particulièrement grave en 1552, lorsque l'Empereur songea à reprendre Metz qui venait d'être occupée

(1) Voy. la discussion de R.-B. MERRIMAN, *Spanish Empire*, t. III, p. 189 et suiv.